

Le déconfinement, et après ? Dimanche 17 mai Une semaine de vie, ni normale ni anormale se termine. Depuis lundi nous sommes déconfinés mais pas libérés. En zone rouge nos droits sont en principe identiques aux zones vertes, droit de sortir sans restriction de temps ni attestations. La laisse est rallongée, cent kilomètres autour de son domicile. La dernière semaine de confinement, je me réjouissais de la longueur du rayon autour de ma niche. Et une semaine plus tard ? Quelle différence avec la précédente ? Pas grand-chose. J'ai retrouvé ma salle de cours virtuelle, Zoom, la boîte de courriel qui se remplit d'exercices que je ne corrigerai pas. Le tableau Excel, feuille de présence à renvoyer chaque soir. Une petite semaine, lundi et mardi je n'avais pas de cours. Dès le mercredi matin les questions fusent – madame c'est quand qu'on revient en cours ? On se reverra cette année ? C'est vrai qu'il n'y a pas de notes pendant le confinement ? Je n'ai pas plus de réponses qu'il y a deux semaines. Personne n'a de réponses, il y a ceux qui croient savoir, ceux qui sont dans la confiance d'on ne sait qui, ceux qui se croient obligés de répondre quelque chose. J'ai choisi d'admettre mon ignorance, cela me simplifie les choses, je n'ai pas à me souvenir de ce que j'ai affirmé. La fin de la semaine est arrivée, je n'ai pas profité de ma nouvelle liberté, pas vu de différence avec la semaine dernière. Je suis allée au marché le jeudi matin, j'ai acheté un café chez la boulangère, bu ce café avec Delphine sur une terrasse en bois près de la collégiale, apporté sa belle batavia à Marie France. Je me suis obligée à faire le tour de la ville à pieds alors que je n'en avais plus envie. Le confinement et ses promenades de petits vieux autour de chez soi auront réussi à me faire haïr les trottoirs, les rues les places, même les bords de la rivière. Je n'en peux plus de cette obligation, que je me suis donnée, de sortir sans autre but que garder un corps en état de marche. Le demi déconfinement va-t-il être pire que l'enfermement ? La distanciation physique a engendré la distanciation sociale. Tous ou presque masqués dans la rue, sourire caché, il y-t-il encore des sourires ? La peur a-t-elle gagné ? Les conversations autour de la seconde vague ? inéluctable selon certains, improbable selon d'autres, le virus est saisonnier... Les symptômes, selon les messages de la radio, évoluent. Un nez qui coule, un mal de gorge, un peu de fièvre, il faut appeler le médecin, rester chez soi, ne plus croiser personne, et attendre le résultat du test, c'est peut-être le covid. Peut-être le covid ? Ces symptômes dont chaque année, d'octobre à mai, chacun s'accommode avec des pastilles au miel, quelques paquets de mouchoirs et, remède suprême, le soir, un bon grog, rhum, rondelle de citron, miel et une bonne suée avant de

se glisser sous la couette. Pris en miroir ce discours serait rassurant. L'immunité collective nous l'avons. De la dangerosité du matraquage anxiogène. Ai-je peur ? et de quoi ? J'ai peur de ne pas retrouver ma vie, de ne pas continuer ma vie, de ne pas finir ma vie à peu près libre. J'ai peur d'un monde qui acceptera de se déshumaniser sans broncher. Mon avenir, mes dernières années possibles avant l'inévitable descente, condamnées à l'immobilité au nom de la santé ? Ça n'a aucun sens. Le virus ne disparaîtra peut-être pas, il faudra vivre avec. Alors on s'y habituera comme on s'habitue au terrorisme, aux étés caniculaires, à la banquise qui fond, aux abeilles qui meurent. Ce virus, comme beaucoup d'autres avant lui, prendra sa part puis, repu, se mettra en sommeil pour un temps plus ou moins long. Que vont devenir nos enfants ? Nos enfants à qui nous avons fait croire qu'ils étaient libres. Ils s'en sortiront mieux que nous, ils ont compris qu'il ne fallait compter que sur eux-mêmes. Vendredi, un jeune étudiant, m'a expliqué en termes très clairs, que non, il n'avait pas l'intention de faire carrière. Il travaille depuis dix ans, plutôt des galères, l'armée, des petits boulots, il est brillant, comprend tout avant qu'on lui explique. Abasourdie, je me suis persuadée que, victime du covid il y a deux semaines, il souffrait d'une sorte de fatigue, déprime post maladie. Dans la soirée ses paroles me sont revenues. Le discours était parfaitement construit, logique, implacable. Ce soir-là, dans mon canapé je me suis dit qu'il a raison, que nous n'avons offert à sa génération, qu'un sens de la survie en milieu hostile. J'aimerais avoir des nouvelles de ce jeune homme dans quelques années, savoir comment il navigue, s'il s'épanouit dans le chemin qu'il se sera choisi. Pour l'heure je le remercie d'avoir osé cette franchise avec moi, soi-disant représentante de la transmission utilitaire des connaissances nécessaires à la mise dans les étriers pour quarante ans de bons et loyaux services. Carriériste avortée, je me plais au contact des bancals, des non assimilables, des lucides, de tous ceux qui un peu fêlés, laissent passer la lumière. (D'après Michel Audiard -Heureux soient les fêlés, car ils laisseront passer la lumière.) Suis-je d'autant plus ouverte à ce discours qu'il résonne avec celui de mon fils, à peu près du même âge ? Devrais-je m'inquiéter de cet état d'esprit ? rationnellement, je le devrais. Je ne peux m'empêcher de faire confiance à leurs capacités d'invention. Auront-ils l'imagination nécessaire à la construction de leur choix de vie ? Il me reste une crainte, que ne trouvant aucune voix entre la notre et leur rêve, ils ne fassent que survivre, voire à nos dépens. Lundi 18 mai Le premier week-end de déconfinement est passé, sous

un soleil d'été. J'ai une voiture, je peux en profiter. Le train n'est pas une option, il y en a si peu et pour si peu de destinations. A défaut d'aller voir la mer, mes cent kilomètres m'offrent un lac. Vouglans est un faux lac, un barrage sur l'Ain, rivière de montagne du Jura. A sept-cent mètres d'altitude, la chaleur est agréable. Un peu de monde sur les parkings, des familles, des enfants qui courent, heureux de pouvoir enfin s'ébrouer. Un rassemblement de voitures de collection, réunis au bord du lac pour la photo, repartent en pétaradant. Ils devaient piaffer d'impatience depuis des semaines. La plage est longue, il y a de la place pour s'asseoir ou s'allonger. Pas de maréchaussée à l'horizon pour m'obliger à me mettre en mouvement. J'ai un livre dans mon sac. Je préfère contempler le lac dans son écrin de roches et de verdure. Je redescends le soir à peine apaisée par cette escapade sans bière fraîche en terrasse, j'ai traversé des villages aux restaurants et hôtels aveugles, tous volets clos. Ce lundi, troisième journée de formation à distance. Nous posons la question de se revoir à Lyon en juin. Une participante admet avoir développé le syndrome dit de la cabane. En l'entendant je comprends que je développe le syndrome du lion en cage, tant pis si contrairement à celui de la cabane, il ne semble pas recensé par la médecine, peut-être pas politiquement correct. Cette matinée de formation nous a offert deux jolis moments d'écriture. L'un sur le narrateur seul éveillé se promenant parmi des endormis, le second, le confinement en s'inspirant d'une série de tableaux et d'une liste de verbes. Cette consigne a libérée de moi un flot de rage salutaire. Le confinement, je te parle. Toi le confinement, tu m'emmerdes. Tu m'empêches, Tu me détruis à petit feu, Tu uses ma relation au monde, Tu grignotes mon espace, Tu m'obliges à tricher. En une annonce péremptoire tu as fermé mon univers, Tu as éliminé mon équilibre instable, Tu as décidé d'anéantir ma vie, mes amours, mes amitiés, mes petites joies du quotidien... Tu m'as interdit de goûter le soleil du printemps sur ma peau blanchie par l'hiver, Tu m'as laissée désemparée, à contempler des heures, des jours, des semaines, l'immeuble d'en face, façade vide et noire d'un bâtiment de bureaux déserté. Tu ne m'as laissé pour toute verdure que les arbres mutilés de l'avenue sous mes fenêtres. Toi le confinement, tu m'emmerdes. Tu as cru me séduire, Tu m'as fait croire que tu me protégeais, Que si je tenais autant de temps que nécessaire je serais épargnée. Ce matin de mai tu te retires, sur la pointe des pieds. Je suis si fatiguée que je me réjouis à peine. Toi le confinement Tu es comme le diable, Tu te caches dans les détails, zone rouge, pas de nature, de verdure. Tu me condamnes encore

aux façades grises des rues de la ville. Tu as ouvert ma porte en noir et blanc. Tu me veux masquée, le bas du visage couvert de fleurs, fruits, couleurs chatoyantes, humeur printanière, factice, sous mes yeux attristés. Tu as conquis le monde, Tu ne vas pas lâcher ta proie de sitôt. Toi le confinement, dis-moi Quand vas-tu t'orner du beau préfixe -DE, en lettres majuscules ? Pas ce petit -de- demi portion, frileux, mesquin, prêt à retomber dans l'abîme à la moindre incartade ? Toi le confinement, Tu t'amuses comme un fou. Tu te nourris de ma peur. Tu es une sangsue.